

Paul Celan

Lettres à Nelly Sachs

Traduites de l'allemand par Bertrand Badiou

Paul Celan et Nelly Sachs ont échangé des lettres durant près de seize ans, de 1954 à 1969. Cette correspondance vient d'être publiée en Allemagne, chez Surhkamp, grâce aux soins de Barbara Wiedemann, qui va éditer également la correspondance échangée entre 1960 et 1970 par Paul Celan et le poète suisse Franz Wurm (ami et traducteur de René Char).

[sans date, vers le 13.1.1958]

Chère Nelly Sachs, vénérée de tout cœur,

J'aurais aimé, quand votre lettre est arrivée avant-hier, monter dans un train à destination de Stockholm, pour vous dire — avec quelles paroles, quel silence ? — que vous n'avez pas le droit de croire que des paroles comme les vôtres puissent rester non entendues.

Une grande partie de l'espace du cœur a été ensevelie, oui, mais l'héritage de la solitude dont vous parlez, on le recueille parce qu'il y a vos paroles, ici et là, dans la nuit ambiante.

De fausses étoiles nous survolent — certes ; mais le grain de poussière que votre voix endolorit ¹ décrit la trajectoire infinie.

Votre
Paul Celan

Paris, le 30 mai 1958 ²

Chère et vénérée Nelly Sachs,

Je vous remercie, je vous remercie de tout cœur.

Toutes ces questions qui resteront sans réponse dans ces jours sombres.

1. Paul Celan reprend ici une expression employée par Nelly Sachs dans sa lettre du 13.1.1958. (N.d.T.)
2. Cette lettre accompagnait sans doute un manuscrit du poème *Ein Auge, offen* (*Un œil, ouvert*) de *Sprachgitter* daté du 28 mai 1958.

Ce pas-encore spectral et muet, ce ne-plus et de-nouveau, encore plus spectral et encore plus muet, et entre les deux, l'imprévisible, déjà demain, déjà aujourd'hui.

Toujours

votre Paul Celan

Notre bonhomme de trois ans¹ jette maintenant des miettes de pain aux oiseaux :
« Venez moineaux ! Venez pigeons ! »²

26.10.1959

Chère Nelly Sachs,

Merci, merci de tout cœur pour votre lettre.

Ah ! vous n'avez pas du tout idée de la tournure que prennent de nouveau les événements en Allemagne. Voyez donc — ah, je sais combien je vous accable, mais il faut que je vous en fasse part — la plus récente de mes expériences. (Peut-être montrerez-vous les deux choses, la « critique »³ et ma réponse, à Erwin Leiser⁴.)

De tout cœur,

Toujours

votre Paul Celan

Et personne ne répond à ces gaillards ! Même cela — le soin de répondre — on le laisse au juif. Les autres écrivent des livres et des poèmes « là-dessus »...

Le 31 octobre 1959

Chère, chère Nelly Sachs,

Merci de tout cœur merci pour votre lettre !

Et voici la lettre⁵ que ce Blöcker⁶ m'a adressée... (Un écrivain allemand avec lequel je suis lié d'amitié⁷ l'a exhorté à *cela*...)

1. Éric Celan.

2. En français dans le texte. (N.d.T.)

3. Il s'agit de la recension de *Sprachgitter* par le journaliste et écrivain Günter Blöcker (1913) publiée à Berlin dans le *Tagesspiegel* du 11.10.1959. Blöcker reproche à Celan l'absence de rapport à la réalité qui se manifeste dans son volume de poèmes et il l'explique en invoquant les « origines juives » de Celan... Il écrit par exemple : « Celan a un rapport beaucoup plus libre à la langue allemande que la plupart de ses collègues, poètes. Cela tient sans doute à ses origines. La langue en tant qu'instrument de communication l'inhibe et l'accable moins que d'autres. C'est assurément à cause de cela qu'il est souvent entraîné à agir dans le vide. »

4. Erwin Leiser (1923). Journaliste politique et réalisateur. Il émigra en Suède en 1938. Il est l'auteur d'un documentaire sur le Troisième Reich intitulé *Mein Kampf* (1960). Paul Celan ne fera sa connaissance qu'en 1964.

5. La lettre de Blöcker n'a pas été publiée par Barbara Wiedemann. (N.d.T.)

6. Voir la note 3 à la lettre du 26.10. 1959.

7. A ce jour, on ignore de quel écrivain il est question.

Vous connaissez l'« éternelle rengaine » : naturellement, il a « son juif », naturellement, il récuse mes « insinuations » etc. Mais ces seuls mots, tellement simples, il ne les trouve pas : Je regrette, je reconnais ce que j'ai fait...

Comme si, en ce cas, je me sentais atteint en tant qu'« auteur juif » !

Puis-je vous demander, chère et bonne Nelly Sachs, de me rendre un service ? Vous écriviez dans votre lettre qu'un jeune poète allemand vous a rendu visite à Stockholm après avoir vu Blöcker. Pourriez-vous me dire de quel poète allemand il s'agissait ¹ et ce qu'il était (peut-être même, comme je crois le comprendre d'après votre lettre, explicitement en rapport avec l'antisémitisme de Blöcker) en mesure de relater ?

Que Blöcker mente, cela me paraît ressortir nettement du contenu et du ton de sa lettre ; mais j'aimerais bien savoir ce que vous en pensez, chère Nelly Sachs !

Toujours votre Paul Celan

* Je le connais, ce Werner Kraft ², *qui vit à Jérusalem* (!)... Un triste sire, et pas seulement en tant que poète...

Le 20 février 1960

Nelly Sachs, chère Nelly Sachs !

Je vous remercie, je vous remercie de tout cœur !

Que dire ? Tous les jours l'abjection entre dans ma maison, tous les jours, croyez-le moi.

Qu'est-ce qui nous attend encore, nous les juifs ?

Et nous avons un enfant, oui, Nelly Sachs, un enfant !

Vous ne soupçonnez pas le nombre de gens ignobles, non, Nelly Sachs, vous ne le soupçonnez pas !

Car ce n'est pas seulement de l'indolence, c'est de l'abjection et de l'ignominie.

Dois-je vous citer des noms ? Vous seriez frappée de stupeur. Il y en a parmi eux que vous connaissez, que vous connaissez bien. Vous ne savez pas combien d'amitié j'ai manifesté à ces êtres (humains ?) ! Certains écrivent même des poèmes. Ils écrivent, ces hommes, des *poèmes* ! Que n'écrivent-ils pas, ces fieffés menteurs !

Ah, puissé-je être près de vous, souvent, et parler avec vous !

Dieu vous protège !

Toujours
votre Paul Celan

1. Il s'agit du poète, critique littéraire et musical Peter Hamm (1937).

2. Werner Kraft (1896-1991), écrivain juif allemand qui émigra en Israël en 1993 et qui s'installa à Jérusalem.

Notations de Paul Celan dans son agenda de 1960

25 mai : Nelly Sachs, Zurich I, Hôtel *Zum Storchen*¹, *Weinplatz 2*
7 h Zurich (à trois)
9 h 40 (+ Ingeborg² + Hilty³)
Nelly Sachs hôtel, dîner à la *Kronenhalle*⁴
(Ingeborg, Nelly, Madame Lennartsson⁵) Max Frisch⁶ —
Conversation devant l'hôtel
Mercredi : le *Tu* proposé à Ingeborg et à moi...
Le poème : « *Du... mit dem Verlernen der Welt Beschäftigter* »⁷

26 mai : Hôtel *Zum Storchen*
4 h Nelly Sachs, seule. « D'ailleurs je suis croyante. » Quand je réponds à cela, que j'espérais pouvoir blasphémer jusqu'au bout : « D'ailleurs on ne sait pas ce qui vaut. »⁸
10 h accompagné Nelly Sachs à la gare

Le 8 juin 1960

Chère, bonne et heureuse Nelly,

Nous allons donc attendre ton lundi⁹. Il faut espérer que Paris tiendra à ta disposition tout ce que tu en attends !

L'hôtel¹⁰ où nous avons réservé deux chambres pour vous est — mais il s'agit dans le cas présent hélas de critères parisiens et non zurichois — à proximité immédiate de chez nous : cinq à sept lentes minutes piétonnes et, au moment de traverser l'avenue Poincaré, un peu d'attention consacrée aux feux de signalisation — même à toi, hélas ! Paris ne veut pas t'en faire cadeau... Et puis il y aura bien aussi nos cinq étages¹¹, qui... ne mènent pas à des régions alpines.

1. Cf. le poème de Paul Celan, dédié à Nelly Sachs, intitulé « Zürich, Zum Storchen », in *Die Niemandrose (La Rose de personne)* écrit à Paris, le 30 mai 1960. (N.d.T.)

2. Ingeborg Bachmann (1926-1973) ; Paul Celan fit sa connaissance dès 1948, à l'époque où il habitait encore à Vienne.

3. Rudolf Hilty (1925), écrivain et journaliste suisse. Il publia des poèmes de Nelly Sachs et de Paul Celan dans sa revue *Hortulus*. C'est lui qui prononça l'éloge de Nelly Sachs lors de la remise du prix Annette Droste-Hülshoff, le 29 mai 1960 à Meersburg (ville natale de la poétesse Droste-Hülshoff située sur la rive allemande du lac de Constance). Paul Celan n'assista pas à cette cérémonie.

4. Restaurant de Zurich.

5. Eva-Lisa Lennartsson (1910), une amie de Nelly Sachs. Elle l'accompagnera dans son voyage à Zurich et à Paris en juin 1960. Voir la lettre du 8 juin 1960.

6. Max Frisch (1911-1991), auteur dramatique zurichois.

7. Il s'agit d'un poème de Nelly Sachs qui commence par *Du* (Toi) qui désigne en fait Paul Celan (« *Du / in der Nacht / mit dem Verlernen der Welt / Beschäftigte* (sic) — Toi, dans la nuit, toi qui te voues à désapprendre le monde... »). Celan a noté sur le manuscrit du poème de N. Sachs au sujet de ce tutoiement : « *Von Nelly Sachs, nach dem Du, am 25. Mai 1960, in Zürich*. — De Nelly Sachs, après le *Tu*, le 25 mai 1960, à Zurich » ainsi que ces propos de Nelly Sachs toujours au sujet du poème et du tutoiement : « *Am 26.5. : Dieses Gedicht ist Dein Gedicht ; Du bist damit gemeint*. — Le 26.5. : Ce poème est ton poème ; c'est à toi que je m'adresse. »

8. Cf. les derniers vers de *Zürich, Zum Storchen*, où Celan reprend strictement les paroles de Nelly Sachs. (N.d.T.)

9. C'est le lundi 13 juin que Nelly Sachs arriva à Paris.

10. Il s'agit de l'Hôtel Martha qui se trouvait 97, rue Lauriston dans le seizième arrondissement de Paris.

11. Les Celan habitaient alors un petit appartement, 78, rue de Longchamp, XVI^e.

Mais il est vrai que quelque chose te transporte — qui saura pour sûr te porter jusqu'ici.

Chère Nelly, je vais t'attendre, vu les vagues de grèves actuelles et les probables difficultés de circulation, non pas à Orly, mais à Paris, à l'aérogare des Invalides ; vous serez amenées jusque-là, et c'est aussi plus confortable pour vous qu'un taxi — qu'il n'est pas toujours possible de trouver immédiatement — par un bus de la compagnie aérienne. C'est là que je me tiendrai et je serai facilement reconnaissable à ma joyeuse impatience.

A toi, à toi et à Eva-Lisa¹ bien des choses !
ton

Paul

« Kermorvan »², Trebabu par le Conquet (Finistère)
— jusqu'à la fin juillet —
le 20 juillet 1960³

Chère Nelly ! Chère et bonne Nelly !

Nous sommes depuis huit jours en Bretagne, sous des ciels sereins, dans une petite maisonnette à la lisière d'un gigantesque parc à l'abandon, qui est des plus amis du genre humain puisqu'ami du genre lapin. La mer est proche, les hommes que nous rencontrons, simples et amicaux. Nos pensées, comme chaque jour, vont jusqu'à toi.

Et toi ? Tu ne sais certainement pas aller à bicyclette comme Éric — peu de gens en sont capables — il te faut donc écrire des poèmes. Ce qui, je ne peux pas te le cacher, n'est de loin pas aussi difficile, parce que, comme chacun sait, on ne roule pas tout seul et qu'il y a toujours quelqu'un pour vous aider, surtout quand ça monte, et parce que là, qui plus est, il n'y a pas deux roues mais plusieurs à la fois, et d'habitude cinq. Arrive-t-on ainsi jusqu'à des cours de fermes isolées où l'on peut voir les petits goretts qui sont tout juste venus au monde ! — Parfois, dis-tu ? Mais cela n'arrive sans doute qu'exceptionnellement — les années bissextiles par exemple... Comment ? Cette année en est une ? Oui, soit ! alors — laisse-la suivre son cours, ne change pas de vitesse⁴. Nous en ferons de même, autrement dit, nous comptons sur toi ! Car nous pouvons et nous avons le droit de compter sur toi, nous le savons bien.

Avec de la bruyère et des centaurees, avec du chèvrefeuille et des digitales ainsi qu'avec un peu de genêt (à balais, et non pas avec du genêt anglais, épineux) encore en fleurs⁵.

Ton Paul

1. Eva-Lisa Lennartsson. Voir la note 5 aux notations de Paul Celan le 25 mai 1960.

2. Cf. le poème intitulé « Kermorvan », in *Die Niemandrose* (La Rose de personne), daté du 21.8.1960. (N.d.T.)

3. Il existe deux ébauches de cette lettre dans le fonds Paul Celan.

4. Jeu de mots intraduisible. Paul Celan utilise le verbe *umschalten* (dans le contexte « changer de vitesse ») après avoir évoqué les talents de cycliste de son fils et les années bissextiles (*Schaltjahren*), (le poète est né une année bissextile...); on trouve des « siècles », des « secondes intercalaires » dans sa poésie tardive, par exemple dans *Lichtzwang* (*Contrainte de lumière*). (N.d.T.)

5. Toutes ces fleurs appartiennent à la flore de la poésie celanienne. (N.d.T.)

Paris, le 28 juillet 1960

Ma chère, chère Nelly !

Tu vas mieux — je sais.

Je le sais, parce que je sens que le mal qui t'envahit — qui m'envahit aussi —, est reparti, a battu en retraite dans l'inexistant, là où il doit être ; parce que je sens et je sais qu'il ne pourra jamais revenir, qu'il est réduit à un petit rien du tout.

Voilà, maintenant tu es libre, une fois pour toutes. Et — si tu me permets cette pensée — je le suis avec toi, nous le sommes tous avec toi.

Je t'envoie encore quelque chose d'efficace contre les petits doutes qui nous viennent parfois ; c'est un bout d'écorce de platane. On le prend entre le pouce et l'index, on le tient bien fermement et on pense en même temps à quelque chose de bénéfique. Mais, je ne peux pas te le cacher, — *les poèmes*, particulièrement les tiens, sont des écorces de platane *encore* meilleures. Alors écris de nouveau, je t'en prie. Et laisse cela cheminer jusqu'à nos doigts. Tu sais combien nous, — et pas seulement nous — en avons besoin.

Et si tu as envie que je vienne à Stockholm, afin d'apprendre encore quelques dialectes suédois, alors, s'il te plaît, dis-le moi aussi. Mais je conçois que ce ne n'est pas seulement pour ces dialectes que je viendrais.

De tout cœur,
ton Paul

Éric t'envoie une peinture sur verre¹ qu'il a faite lui-même — en verre *le plus vrai*!²

Paris, le 9 août 1960

Nelly, toi ma chère, tu te fais du souci, tu demandes comment nous allons.

Bien, nous allons bien, Nelly, vraiment bien. Tâche d'aller aussi bien, Nelly.

Je t'en prie ! Il y a tant de mains et de cœurs amicaux autour de nous, Nelly ! Regarde, je t'en prie, combien ils sont proches, combien ils sont nombreux !

Oui, la clarté est revenue — le filet, le sombre filet, a été retiré — n'est-il pas vrai, Nelly, tu le vois maintenant, tu vois que tu es à l'air libre, dans la clarté, avec nous, entre amis ?

Oui, tu le vois, Nelly, comme moi, comme nous : sans entraves, nous pouvons respirer et être là, toi et nous et les amis qui nous entourent, les nombreux amis.

Et je vois aussi les mots qui t'attendent, Nelly, les mots à qui ta personne et tes nouvelles clartés insufflent une âme — pour notre plus grande joie.

Toujours ton Paul

1. Cette petite œuvre d'Éric Celan est conservée dans le fonds Nelly Sachs de la Bibliothèque royale de Stockholm !
2. C'est l'expression qui a sans doute été employée par l'enfant. (N.d.T.)

Paris, le 11 août 1960

Ma chère, ma bonne Nelly,

Avant-hier après-midi, Madame Wosk¹ nous a appelés et, en ton nom, elle a demandé de nos nouvelles — : sois remerciée, toi qui est bonne pour moi comme une sœur, sois remerciée de tout cœur pour cette manière d'être-proche-et-avec-nous ! Ici on est au calme, Nelly, au calme même quand Éric qui, pas plus que son père n'arrive à *écrire* d'une seule traite, vient galoper à travers l'appartement, à dos de cheval et de chameau — parfois aussi, et alors ça bêle au lieu de hennir, sur une de ces chèvres de montagne qui mangeaient dans sa main, avec lesquelles, il y a un an, dans le Haut Pinzgau, c'est-à-dire dans le « pays des chevaux-et-des-vaches », et pour des raisons facilement compréhensibles, il s'était lié d'amitié. Il me faut moi-même, que je le veuille ou non, me mouvoir dans le paysage de la même façon, à dos de chèvre, ce qui, en présence des meubles, je veux dire des *montagnes*, n'est pas si facile. Mais j'en ai appris plus, je fais des progrès, crois-le moi, Éric te le confirmera certainement ! De temps en temps on souffle, et j'ai alors la permission de retourner aux poèmes d'Essenine, dont la traduction, grâce aux conseils d'Éric en matière d'équitation, progresse également, certes pas au grand galop, mais cependant pour le moins, à un assez bon tempo. Et toi, Nelly ? Il est vrai que Gudrun² la secourable, l'inespérée, est maintenant auprès de toi, et que vous avez beaucoup de choses à vous dire, avec des mots anciens et nouveaux, sous des ciels toujours sereins. Je te regarde, je vous regarde avec attention ; je suis reconnaissant de tout cœur que cela me soit permis.

Toujours ton Paul

Le 19 août 1960

Ma chère, ma bonne Nelly,

Sois remerciée, sois remerciée de tout cœur pour ta lettre !

La vie est toujours aussi difficile pour toi et néanmoins tu trouves, toi ma chère, des mots — non, des *mots-cadeaux* pour nous !

Nelly, ma chère ! Je vois, le filet est encore là, on ne peut l'éloigner en un tournemain... Et pourtant, il *est* à éloigner, il *peut* et *doit* être éloigné, à cause de tous ceux dont tu te sais proche, à cause de cette proximité, à cause de ta *proximité vivante* ! Tu as tes mains, tu as les mains de tes poèmes, tu as les mains de Gudrun — prends aussi, je t'en prie, les nôtres ! Prends aussi tout ce qui se présente comme main, ce qui est secourable — et qui voudrait rester, grâce à toi, et une main et secourable, grâce à ton existence, ton être-là, ton être-là-près-de-toi et près-de-

1. Rosi Wosk, une voisine de Nelly Sachs, d'origine hongroise, (elle habitait la même maison, Bergsunsstrand 23, à Stockholm) ; rescapée des camps de concentration, elle émigra en Suède en 1945.

2. Gudrun Dähnert (1907-1976) : amie intime de Nelly Sachs jusqu'à sa mort. C'est elle qui, en été 1939, aida Nelly Sachs et sa mère à émigrer en Suède ; elle leur permit ainsi d'échapper aux rafles nazies.

toi-à-l'air-libre, prends-le, je t'en prie, laisse-le être là, à travers ce pouvoir-venir-à-toi-aujourd'hui-et-demain-et-longtemps ! Je pense à toi, Nelly, nous pensons, toujours, à toi et à ce qui est, grâce à toi, vivant ! Te rappelles-tu encore, comment, alors que nous parlions pour la deuxième fois de Dieu dans notre maison, qui est la tienne et qui t'attend, la lueur dorée se tenait¹ sur le mur. Par toi, par ta proximité, pareille chose devient visible, elle a besoin de toi, elle a besoin — et c'est aussi au nom de ceux dont tu te sais et te penses si proche, de ton être-ici-et-parmi- les-hommes, elle a besoin de toi pour longtemps encore, elle cherche ton regard — : destine-le, ce regard, de nouveau à l'ouvert, accompagne-le de tes mots vrais, de tes mots libérateurs, fie-toi à lui, confie-nous, à nous qui vivons en même temps et avec toi, à ce regard ; nous qui sommes déjà libres, soyons encore plus libres, soyons ceux-qui-se-tiennent-debout-avec-toi-dans-la-lumière !

Regarde, Nelly : on retire le filet ! Regarde, Nelly : la main de Gudrun est là, elle t'a aidée, elle t'aide ! Regarde, d'autres mains t'aident aussi ! Regarde : la tienne t'apporte son aide ! Regarde : le jour se lève, tu respirez, tu respirez librement, tu restes avec nous, je sais, tu restes avec nous, nous le savons, tu es, avec tout ce qui t'est proche, aussi avec ce qui t'est proche de si loin, ici et là, et près de toi et près de nous !

A toi, avec ma reconnaissance, à toi,
avec ma reconnaissance du fond du cœur.

Paul

Paris, le 4 mai 1961
78, rue de Longchamp, XVI^e

Je te remercie — nous te remercions, ma chère Nelly, pour ton poème.

A l'heure la plus solitaire : Je te remercie.

Je t'entends.

Chez nous, à Czernowitz, les juifs avaient coutume, quand ils se disaient au revoir, de faire le vœu suivant : «*Sei gesund*»² ! Cette tournure n'est pas allemande, elle est yiddish, et ainsi permets-moi de te dire une fois encore, en yiddish et avec des caractères hébraïques :

זיי געזונד !³

Ton Paul

1. Le verbe *stehen* employé de façon tout à fait idiomatique, est presque toujours investi par Paul Celan d'une valeur particulière. En général, cette expression correspond à une sorte de devise, que le poète prononçait contre toute adversité. Il l'évoquait souvent dans les lettres à ses proches ou la notait compulsivement sur des petits papiers qu'il glissait dans les livres, dans les tiroirs. Conscient de l'impossibilité de trouver un verbe français adéquat, il lui arrivait de traduire «*Ich Stehe*» par une sorte de triade : «*Je tiens, Je maintiens, Je résiste*». (N.d.T.)

2. Ce qui veut dire : Porte-toi bien, ou, littéralement : Sois en bonne santé. (N.d.T.)

3. Ces caractères transcrivent l'expression : «*Si gesunt*».

Paris, le 6 octobre 1961
78, rue de Longchamp

Ma chère Nelly,

Sois remerciée pour tes lettres et tes poèmes ! Et ne m'en veux pas, je t'en prie, de ne pas t'avoir donné de mes nouvelles depuis si longtemps !

Mais comment vas-tu donc ? Nous pensons souvent — nous pensons tous les jours à toi.

Je t'envoie en même temps un petit volume de traductions d'Essenine — j'espère qu'il ne te décevra pas. Il y a de nombreuses années, pour la première fois, lycéen, et plus tard, étudiant à Czernowitz, j'ai beaucoup fréquenté ces vers¹ ; ici, en Occident, ils revinrent à moi, ces vers orientaux, du pays natal.

Souvent je fais le vœu que nous puissions beaucoup parler de l'écriture de poèmes — de cela et de tant d'autres choses.

Gisèle et Éric te saluent très cordialement.
Les pensées les plus cordiales de ma part aussi !

Ton Paul

Paris, le 7 septembre 1962
78, rue de Longchamp

Ma chère Nelly,

Ce matin, ta lettre du 5 et tes deux poèmes sont arrivés — sois cordialement remerciée !

Nous aussi, nous pensons beaucoup à toi, toujours et encore. Tout est resté inoubliable pour nous : les lettres et les poèmes échangés des années durant, les conversations et les paroles — à Zurich², à Paris³, à Stockholm⁴.

Je veux maintenant relire tous les poèmes, les lire à Gisèle, penser à ce que nous avons en commun, à tout.

Peut-être pourrais-je ajouter ici que pour nous, beaucoup de choses ont changé — sans doute parce que nous sommes toujours les mêmes.

Nous te souhaitons du bien en tout, Nelly, nous te le souhaitons de tout cœur.

Paul

Toutes mes salutations à Gudrun⁵

1. Ces premières traductions de Paul Celan sont conservées au musée des Archives littéraires de Bucarest.

2. C'est à Zurich, fin mai 1960, que les deux poètes se rencontrèrent pour la première fois. Dès son retour à Paris, Paul Celan écrivit, le 30 mai 1960, « Zürich, Zum Storchen ». (Voir les notations des 25 et 26 mai 1960.)

3. Du 13 au 17 juin 1960, Nelly Sachs séjourna à Paris, où elle fit la connaissance d'Éric et de Gisèle Celan. (Voir la lettre du 8 juin 1960.)

4. Du 1^{er} au 7 septembre 1960, Celan rendit visite à Nelly Sachs hospitalisée dans le service de psychiatrie de l'hôpital Sjädersjukhuset à Stockholm.

5. Gudrun Dähner (1907-1976). Voir la note 1 à la lettre du 11 août 1960.

8.12.67

Ma chère Nelly,

C'était si bon de tenir ta lettre en mains et d'être rappelé par toi au souvenir de la lumière qui flamboyait au-dessus de l'eau à Zurich¹ et puis ensuite à Paris. Un jour, dans un poème, il m'est même venu, en passant par l'hébreu, un nom² pour cela.

C'est de là que je t'adresse mes vœux de bonheur les plus cordiaux pour ton anniversaire³ !

Ton Paul

S'il te plaît, tiens compte de l'adresse sur l'enveloppe⁴

Paris, le 22 mars 1968
45, rue d'Ulm

Ma chère Nelly,

Sois remerciée pour tes lignes, pour l'invitation à me souvenir de cette lumière-là.

Oui, cette lumière-là. Tu vas la trouver nommée dans mon prochain volume de poèmes, qui paraît cet automne, nommée — dénommée par un nom hébreu⁵ !

Le plus cordialement
Paul

1. *Zürich, Zum Storchen.*

2. Voir la note de la lettre du 22 mars 1968.

3. Nelly Sachs est née le 10 décembre 1891, à Berlin.

4. Paul Celan indique ici son adresse professionnelle à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Après de graves crises psychologiques nécessitant de nombreux séjours en hôpital psychiatrique, il décide, en accord avec son épouse, de ne plus vivre au domicile familial rue de Longchamp et de s'installer dans un meublé, 24, rue Tournefort dans le V^e arrondissement.

5. Il s'agit du poème suivant de *Fadensonnen (Soleils de fil)* :

NAH, IM AORTENBOGEN
im Hellblut :
das Hellwort.

Mutter Rahel
weint nicht mehr.
Rübergetragen
alles Geweinte.

Still, in den Kranzarterien,
unumschnürt :
Ziw, jenes Licht.

PROCHE, dans l'arc de l'aorte
dans le sang-clair :
le mot-clair.

Mère Rachel
ne pleure plus.
Porté de ce côté
tout le pleuré.

Silencieuse, dans les artères coronaires,
non liée* :
ziv**, cette lumière-là.

* Le verbe lier est aussi employé en chirurgie vasculaire. On dit : « lier une artère ».

** *Ziv*, ce mot de la cabale, ce mot intraduisible — ou plutôt qu'il ne faut pas traduire ! désigne en hébreu : la lumière, la splendeur, la fraîcheur (état de la gaîté), la gloire divine... Cf. ce qu'écrit Gershom Scholem sur la shekhinah dans *Les grands courants de la mystique juive*, Payot, 1977. Paul Celan a écrit la première version de ce poème, le 10.5.1967, sur la page de garde d'un manuel d'anatomie, qu'il a marginé abondamment : *Der Körper des Menschen* d'Adolf Fallier (Georg Thieme Verlag, Stuttgart, 1966). (*N.d.T.*)

[Paris] le 29 avril 1968
45, rue d'Ulm

Ma chère, ma bonne Nelly,

Merci de tout cœur pour ta lettre. Puisses-tu recouvrer bien vite toutes tes forces, puisse ton séjour à l'hôpital être le plus court possible, puisses-tu être vraiment, très bientôt, sereine et en bonne santé, chez toi, à la maison, et à tes travaux, et parmi tes amis !

Je t'en prie, dis-moi, aussi souvent que tu peux, comment tu vas ! Gisèle me dit qu'elle t'a envoyé une invitation à l'exposition de Göteborg — la carte d'invitation, pour ce qui est de la qualité d'impression, est hélas complètement ratée ; la gravure de Gisèle reproduite dessus¹ a en réalité, une plus forte, une bien plus forte, une plus immédiate présence —, Gisèle me dit qu'elle t'a déjà envoyé une telle invitation, et aussi, respectivement, une pour Eva-Lisa² et une pour Lenke³. Elle va t'en envoyer d'autres, par courrier séparé, et elle te remercie de tout cœur de bien vouloir intercéder en sa faveur auprès des galeries de Stockholm.

Je t'envoie par ce même courrier une petite traduction de Supervielle, qui, je l'espère, te réjouira.

Tâche d'être de nouveau vite en bonne santé, chère Nelly !

De tout cœur à toi,
Paul

[Paris] 7.11.1969

Ma chère Nelly,

A Tel-Aviv⁴, à l'occasion d'une rencontre avec des écrivains israéliens, j'ai appris par l'un d'eux, M. Horowitz⁵, que tu as quitté l'hôpital⁶ et que tu es de nouveau à la maison. — Tâche d'aller bien, chère Nelly, *sei gesund*⁷.

As-tu écrit quelque chose de nouveau ? Et puis-je le voir ?

J'aimerais encore avoir bientôt quelques lignes de toi. J'ai déménagé, note s'il te plaît ma nouvelle adresse :

1. La gravure de Gisèle Celan-Lestrange (1927-1991) reproduite sur le carton d'invitation s'intitule *Nos Frères-Unsere Brüder*, elle est datée de mars 1968.

2. Voir les notations de Paul Celan dans son agenda le 25 mai 1960.

3. Lenke Rothmann (1929) : peintre d'origine hongroise et suédoise. Libérée des camps de concentration en 1945, elle émigra en Suède. Elle se lia d'amitié avec Nelly Sachs en 1951.

4. Paul Celan prononça le 14 octobre 1969, à Tel-Aviv un discours, *Ansprache vor dem hebraïschen Schriftstellerverband* (cf. la traduction française de ce discours par Rainer Michael Mason [intitulé *Discours de Tel-Aviv*] dans le numéro 2-3 de *La Revue des Belles-Lettres*, Genève, 1972). (N.d.T.)

5. Jakob Horowitz (1901-1975), écrivain israélien. Nelly Sachs fit sa connaissance à l'époque où il exerçait les fonctions d'attaché culturel à l'ambassade d'Israël à Stockholm. Paul Celan évoque sa rencontre avec lui lors de son séjour en Israël en automne 1969.

6. Nelly Sachs, atteinte d'un cancer, avait subi au printemps 1969, une opération et avait été plusieurs fois hospitalisée avant de mourir le 12 mai 1970 des suites de sa maladie.

7. Voir les notes 2 et 3 à la lettre du 4 mai 1961.

6, avenue Émile-Zola, Paris XV^e
(Téléphone 828-92-78)

J'ai encore achevé un autre volume de poèmes ; il va paraître en juillet prochain¹ ; je me réjouis de pouvoir alors te le donner. (Ma main a éprouvé une difficulté infinie à se dessaisir de mon dernier volume — *Fadensonnen*² — mais tu le possèdes, n'est-il pas vrai ?)

Sois saluée le plus cordialement.

Paul

[sans date]³

De la joie en tout, pour toi, chère Nelly, de la lumière en tout !

Éric, Gisèle, Paul

1. Il s'agit de *Lichtzwang* (*Contrainte de lumière*, Belin, 1989) ; ce volume de poèmes parut après la mort de Celan en 1970. (N.d.T.)

2. *Soleils de fil* (1968) ; une traduction intégrale de ce volume par B.B. est en cours. (N.d.T.)

3. Ce mot par lequel Barbara Wiedemann a choisi de terminer son édition de la correspondance de Paul Celan et de Nelly Sachs a sans doute été rédigé à une date tardive ; c'est Paul Celan, qui contrairement à son habitude, a signé pour son fils et son épouse ; il ne vivait donc plus avec les siens. (N.d.T.)

ERRATUM. Dans « La poésie d'Ossip Mandelstam » (n° 53 de *Poésie*), on lira, à la dernière ligne du texte de Paul Celan : *participe futur* au lieu de *gérondif*. (Un faux ami permet parfois de détecter un vrai faux ami...)